

**Québec français**



## **Chanter : un parcours vers la lumière**

Denys Lelièvre

---

La littérature québécoise et le sacré

Numéro 172, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lelièvre, D. (2014). Compte rendu de [Chanter : un parcours vers la lumière]. *Québec français*, (172), 7–9.

# Chanter : un parcours vers la lumière

par Denys Lelièvre\*

Les albums recensés dans cette chronique nous présentent les textes d'artistes qui font le point sur leur vie, expriment une certaine résilience et se sentent capables de renaître à nouveau. L'acte de chanter apparaît comme un moyen d'y parvenir. Ce cheminement laisse de plus en plus place à un profond humanisme, à une grande sérénité, bref à la lumière.

## Salade

Bori

Productions de l'onde, 2014

*Salade* complète la trilogie amorcée il y a dix-huit mois avec *Balade* et *Malade* et en représente l'œuvre la plus touchante. Il s'en dégage un profond humanisme. Le poète exprime certes encore son indignation face au monde actuel où les guerres rivalisent de cruauté, de violence, où l'individualisme règne en maître : « Pour un panda qui naît dans sa cage aux trésors ° Combien d'humains s'éteignent ° au jeu des mises à mort » (« Le blues du mur »). Cependant, le ton général de l'album suggère la résilience, la marche vers la lumière, la sérénité. Le salut repose en grande partie sur la chanson elle-même. **Bori** exprime la solidarité qui l'unit avec les créateurs d'hier et d'aujourd'hui. Il propose des relectures de pièces classiques : « Que reste-t-il » (Charles Trenet), « Le petit bal perdu » (Robert Nyel/Gaby Verlar), « Tu verras » (Claude Nougaro), puis « Ne me quitte pas » (Jacques Brel) et « Avec le temps » (Léo Ferré), dont il met en lumière la parenté. La nostalgie se nourrit du passé pour mieux éclairer l'avenir. La tendresse que le chanteur ressent pour les hommes n'a jamais été aussi bien exprimée que dans « Boulevard désert », une chanson écrite à

la mémoire de Maurice Segall : « Tu reprendras au temps ses secondes ° Les sommets sans les ombres ° Tu reverras valser sans compter ° La beauté de nos mois de mai ». « Le bonheur », texte écrit en collaboration avec Charly Bouchara, et « Tendres couleurs » nous laissent l'impression d'une renaissance, le sentiment que le bonheur ne repose que sur l'essentiel. Sur plusieurs pièces, le brillant saxophoniste Yannick Rieu parvient à créer avec le son cette traversée vers la lumière.

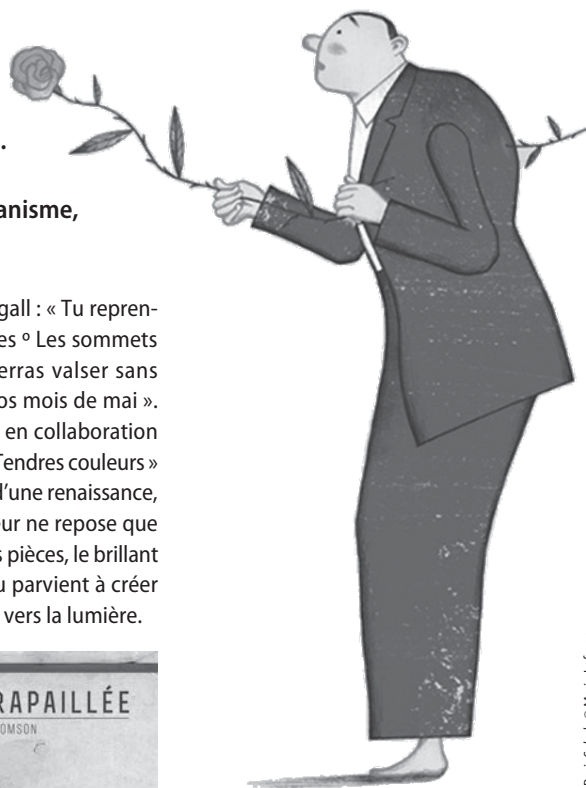


## La Symphonie rapaillée

12 hommes rapaillés  
chantent Gaston Miron

Spectra musique, 2014

En 2006, l'arrangeur, orchestrateur et chef d'orchestre Blair Thomson avait déjà eu un premier contact avec la chanson populaire en adaptant les grandes chansons de Michel Rivard pour l'Orchestre symphonique de Montréal. En 2013, il a refait l'exercice avec les musiques écrites par Gilles Bélanger sur des poèmes de Gaston Miron, ce qui a donné, nous le savons, les deux CD des *Douze hommes rapaillés*. *La Symphonie rapaillée* représente une relecture des pièces et permet de découvrir sous un nouvel angle les textes et les mélodies. Les arrangements pour orchestre ont pour effet de faire



Bori, *Salade* © Marie LaFrance

ressortir les mots de Miron, leur souffle, leur spiritualité, leur portée universelle. La quête identitaire repose beaucoup sur la question nationale : « Camarade... De ce peuple au regard épaillé sur ce qu'il voit ° La tristesse a partout de beaux yeux de hublot... ° Qui donc démêlera la mort de l'avenir » (« Le camarade »). Décrivant cet espace entre errance et espérance, le poème « Retour à nulle part » n'a jamais été aussi actuel : « Errant en ce peuple et dans sa langue errante ° Ce peuple qui n'en finit plus de naître ». Chez Miron, la quête identitaire est à la fois intime et collective. Ses poèmes établissent clairement le lien entre l'amour et le pays, l'amour et la mémoire : « Et le destin qui me lie à toi et aux nôtres » (« Au long de tes hanches ») ; « Nous ne serons pas seuls à faire le voyage ° D'autres nous croiseront parmi les paysages » (« Pour retrouver le monde et l'amour »). « Ce monde sans issue » exprime bien l'universalité des propos de Miron, sa pleine conscience de la condition humaine entre douleur (« Car il n'y a plus un seul endroit ° De la chair de solitude qui ne soit meurtri ° Même les mots que j'invente ° Ont leur petite aigrette de chair bleuie ») et



acceptation (« Que je meure ici au cœur de la cible ° Au cœur des hommes et des horaires ° Que je meure ici au cœur de la cible ° Au cœur des hommes »). Au plan musical, *La Symphonie rapaillée* permet, par le choix des instruments, de mettre en valeur les différentes nuances des mélodies de Gilles Bélanger et les interprétations de chacun des artistes : le cor anglais dans « Au long de tes hanches » (Louis-Jean Cormier), la marimba dans « Mon bel amour » (Jim Corcoran) pour suggérer le voyage, la clarinette basse dans « La corneille » (Michel Faubert) pour évoquer l'atmosphère sombre. Une œuvre magistrale !



### Funambule

Grand Corps Malade

PVR2-4346, 2013

« Et quand la musique accompagne ° Les mots pétillent comme du champagne... ° Dans plein de pays j'ai mis des mots ° Berlin Québec ou Bamako... ° À travers l'effervescence ° Des mots sympa ou en colère » (« J'ai mis mes mots »). Avec ce quatrième album, *Funambule*, **Grand Corps Malade** pousse encore plus loin la fusion entre le slam et la musique et s'associe plus que jamais à une pléiade d'auteurs, de compositeurs, d'interprètes et de musiciens. La direction musicale, assurée par la nouvelle star de la trompette de jazz dans l'Hexagone, Ibrahim Maalouf, donne à l'ensemble une énergie et des couleurs remarquables. Avec ce flux verbal où la rencontre improbable entre les mots fait surgir du sens nouveau, Grand Corps Malade aborde avec autant de profondeur que les maîtres de la chanson classique les grandes questions de l'existence : l'amour, la résilience, l'humanisme. Dans la pièce-titre de l'album, « Funambule », il rappelle son parcours et réaffirme les valeurs auxquelles il a toujours tenu : « Après un

mauvais coup du sort, ma vie partait pour être triste ° Écarté des terrains de sport, comme un sursaut j'ai compensé ° J'avais besoin d'un autre support, dans l'écriture j'me suis lancé... ° J'ai touché l'accélérateur pour retrouver des sensations... ° Je suis un funambule, j'avance loin des certitudes ». La chanson « Au théâtre », développe une analogie entre le théâtre et la vie et suggère à chacun d'entre nous de prendre sa place : « Au théâtre on joue ta vie, j'ai vu ton nom sur l'affiche ». Chez Grand Corps Malade, l'amour, dans toutes ses manifestations, celui qui nous floue, celui qui exalte nos sens, celui qui est plus fort que la mort, occupe une place centrale. Le funambule joue d'audace, entre le vide et l'équilibre. Trois magnifiques chansons expriment la marche de l'amour. D'abord, « La traversée », composée par Ours (l'un des fils d'Alain Souchon), met en scène, de chaque côté de la grande place, deux petits troquets. Les serveurs de l'un et de l'autre n'auront d'yeux que pour la plus belle fille du quartier. Or, la fin de l'après-midi voit le soleil se déplacer et la jeune femme suivre la lumière : « C'est moi qui tiens le p'tit troquet de ce côté-ci de la place... ° Mais je n'ai d'yeux que pour elle, c'est la plus jolie du quartier ° Assise, les jambes croisées, de grands yeux verts comme des calots... ° Mais c'est la fin de l'après-midi et quand le soleil s'étire ° Toute ma terrasse se met à l'ombre et je vois la belle partir... ° Ombre contre soleil, cette traversée dure depuis la Rome antique ° Les belles femmes aiment la lumière... ». Ensuite, le texte « Les 5 sens » traduit avec une grande subtilité le « glissement progressif vers le plaisir » : « Leurs bouches se rejoignent, le baiser le plus doux ° Ses lèvres et puis sa langue, il aime déjà leurs goûts ° Comme elle goûte à son charme, ils iront jusqu'au bout... ° On dépasse la tendresse, maintenant le temps presse ° Les pulsions apparaissent au début des caresses ° Car le sens qui prend place est celui du toucher ° Ils étaient bien debout, ils seront mieux couchés ». Enfin, dans « Course contre la honte », coécrite avec Richard Bohringer, le narrateur, qui se sent piégé dans le monde dans lequel nous vivons, qui s'inquiète pour l'avenir des enfants et pour celui de la planète, interpelle Tonton qui va lui répondre par un acte de foi renouvelé en l'Amour : « Faudra remettre les pendules à l'heure, leur dire qu'on a pas le même tic tac, que nous il est plutôt du côté

du cœur ». La résilience du funambule, cette volonté et cette capacité de se remettre au monde, trouve son expression la plus forte dans « Le bout du tunnel ». Grand Corps Malade y raconte le parcours de Laurent Jacqua, un écrivain français militant qui a passé vingt-cinq ans de sa vie en prison : « Pourtant il garde en lui l'espoir, il a tellement tutoyé la mort ° il se sent invincible, c'est sûr il sait qu'un jour il retournera dehors... ° Ses œuvres transpercent les portes blindées, maintenant plus personne ne peut nier ° Qu'il est vivant, qu'il existe, qu'il réinvente le mot avenir ». Grand Corps Malade cède lui aussi souvent à la nostalgie, mais c'est pour mieux rebondir. « Pause » exprime bien son amour des petites gens, des marginaux et reflète un profond humanisme : « J'aime bien la nostalgie, ça me fait me sentir vivant ° J'aime voir vivre les gens, les sereins et les stressés ° Voir le monde à la merci de sa réalité parallèle... ° J'aime bien rêver d'autres vies et m'avancer vers elles ° Y repenser pour comprendre ce que rêver révèle ». Des camarades funambules musiciens se joignent à GCM pour créer des textures sonores d'une grande richesse. Aux arrangements, Ibrahim Maalouf (trompette, claviers, programmation, percussions électroniques), mais aussi Charlie Nguyen Kim, Ours et Ben Ricour, tous friands de musiques actuelles, de hip hop et d'électro. Tournée au Québec du 25 septembre au 4 octobre 2014.

### La licorne captive

Daniel Lavoie / Laurent Guardo

Le Chant du monde, 2014

**Laurent Guardo** écrit pour le cinéma, la publicité et la télévision. Il aime créer des ambiances en fusionnant différents styles musicaux et en faisant cohabiter de manière très inventive l'instrumentation acoustique et l'instrumentation électrique. En 2011, il



faisait paraître un premier album consacré aux poèmes de William Blake, *Songs of Experience*, une œuvre que la critique décrivait comme un « lounge cinematic world ». *La Licorne captive*, fruit d'un travail qui s'échelonne sur plus de dix ans, vient traduire la fascination de Guardo pour la musique de la Renaissance. Dans le mot de présentation de l'album, le compositeur confie à l'écrivain Philippe Delerm l'origine de ce projet : « au début de l'aventure il y eut le timbre singulier de la viole de gambe, entendue sur des mélodies de Purcell. La viole de gambe avec sa ligne de basse qui se fait mélodique et prend chant sans rien perdre de sa résonance grave, de son mystère originel ». La référence à Purcell n'est pas sans rappeler l'œuvre de Sting, *Songs from the Labyrinth*, consacrée à l'œuvre de John Dowland. *La Licorne captive* nous offre en musique deux poèmes majeurs de Rimbaud, les autres textes appartiennent à la plume du concepteur de l'œuvre. Delerm nous décrit parfaitement l'univers créé par ces mots : « Des histoires, des mots enracinés dans le terroir profond d'un imaginaire enfoui. Des mots d'amour, de sang, de forêts, d'hivers et de rivières, des mots qui disent les reflets cachés et les terres ancestrales ». Les textes de cet album s'appuient sur des grandes figures de la mythologie. Et Guardo rêvait d'une voix qui pourrait traduire l'âme d'êtres écorchés vifs, leur aspiration vers l'Absolu et leur chute dans le Néant. La voix de Daniel Lavoie s'est imposée à lui. Il lui donne à chanter les mots d'un des premiers poètes à nous offrir du Réel une vision nouvelle, souvent étrange et inquiétante. « Ophélie » traduit la tragédie d'une femme à qui l'on a fait miroiter l'amour, la liberté, le rêve, puis qui sombre dans la folie : « Le vent baise ses seins et déploie en corolles ° Ses grands voiles bercés mollement ° Les saules frissonnants pleurent sur son épaule ° Sur son grand front blême s'inclinent les roseaux... ° Tes grandes visions étrauglaient ta parole ° Et l'Infini terrible effara ton œil bleu ». Suivant les textes de Rimbaud, les textes de Guardo proposent une relecture de mythes et de légendes. La plupart d'entre eux parlent de l'Homme aux prises avec des émotions vives comme la jalousie, l'instinct de vengeance, ou encore le désir de s'arracher à la condition humaine et les risques induits dans l'affranchissement de ses chaînes : « Ivre de liberté, Icare ne freine sa montée ° Il laisse le vent du ciel caresser

ses ailes ° Libéré du poids de l'être, enfin il se sent vivre ° De cette ascension céleste son âme s'enivre » (« Icare »). Le projet de Guardo / Lavoie fuit toute convergence et il faut saluer l'audace et le courage de mener à terme semblable démarche. Au plan musical, l'œuvre plaira aux amoureux d'Esther Lamandier, de Malicorne ou de Gabriel Yacoub. Le chant (MaryLou Gauthier), les violes de gambe (Betsy Mac Millan), l'archiluth (Sylvain Bergeron), la guitare électrique (Alain Leblanc), les gongs tibétains (Laurent Guardo) parviennent à évoquer un monde inconnu où s'affrontent l'ombre et la lumière.



### *Vivre debout*

Gilles Vigneault

Tandem, 2014

À 85 ans, **Gilles Vigneault** mesure l'espace qu'il a parcouru et le temps qui s'est écoulé derrière lui. Le chanteur réaffirme les valeurs qui ont jalonné son parcours (l'amour, le pays, l'imaginaire, l'enfance, la parole) et envisage avec lucidité et sérénité le bout du chemin. Pour lui, la vie aura représenté un « long exil » autant au plan humain qu'au plan politique. « L'inventaire » met l'Homme en garde contre un danger qui risque de l'aliéner brutalement, la mort de la planète, et l'invite à ne plus se perdre et à *revenir à soi*, au plus près de lui-même : « Je crois qu'il s'en va vers un désastre de l'air et de l'eau ». « Coyot' Bill » trace le portrait d'un homme qu'on a violemment coupé de ses racines (« Coyot' Bill est un métis... un caribou en exil »), mais il est « plus coyot' que Bill ». Le regard critique que Vigneault porte sur le Québec d'aujourd'hui prend une forme plus directe dans « Uranium » et dans « L'isoloir » : « Dans l'isoloir ° J'ai quelques secondes ° Pour changer le monde ° Je prends le Pouvoir ° De me faire un nid ° Au cœur de l'histoire ° Et de ma croix noire ° Me

faire un pays... ° J'ai vu que tout s'accélère ° Et que j'ai pris du retard ° à contenir ma colère ° Et différer mon départ ». La chanson « Les silences » exprime la profession de foi amoureuse que Vigneault renouvelle d'album en album : « Dans l'église de mon silence ° Une femme prie et... C'est toi ° Cherchant les couleurs de la foi ° Au beau vitrail de l'espérance ». Tout en manifestant sa crainte face à l'avenir des générations nouvelles, il croit profondément dans le pouvoir de l'enfant de changer le monde : « Un enfant viendra ° Qui renversera les rois et les trônes ° Plus vif qu'un oiseau, plus secret qu'un drone ° qui vous surprendra » (« L'inventaire »). Il parle aussi avec une grande humilité de l'homme qu'il fut : « Je me retrouve sur le sable ° Où mon parcours s'est arrêté ° J'aurai donc au bout de mon âge ° Vu la mer par l'œil d'un hublot ° Je n'étais que ce personnage ° Sortant pas à pas du tableau » (« La page »). Il apprivoise surtout avec sagesse la présence latente de la mort : « Elle attend sous les roseaux ° Que tout un monde se taise ° Et que je dorme à mon aise ° En possession de mes os (bis)... ° Je fais chaque jour un pas ° Qui m'approche de mon âme ° Elle a le pas d'une dame ° Qui ne se retourne pas (bis) » (« Le mot »). Enfin, le conseil le plus fort qu'il nous lègue, c'est de *vivre debout* en protégeant ce bien précieux qu'est notre langue tout en s'ouvrant généreusement à l'Autre : « Ce passage obligé qui se prend pour la mort ° M'apparaît lumineux comme l'œil d'un rapace ° Vivre debout et prêt à partir à toute heure... ° Pour que mon petit-fils apprenne au secondaire ° Que c'est en perdant ça que les peuples se meurent Et que c'est acadien de survivre au danger ° Qu'être chez-soi permet d'accueillir l'étranger » (« Vivre debout »). \*

\* Professeur de littérature à la retraite, il est maintenant journaliste culturel à la pige. Il anime présentement à CKRL FM 89,1 l'émission *Univers francophone*, consacrée à des entretiens en chanson, en littérature et en théâtre.